



Edito



L'intelligence artificielle, cette entité mystérieuse, est partout, dit-on. Dans nos téléphones, nos moteurs de recherche, nos activités culturelles,

parfois même dans nos discours électoraux ! Elle écrit, corrige, suggère, optimise. Elle semble tout savoir. Sauf, peut-être, pourquoi mon imprimante refuse d'imprimer quand je suis déjà en retard.

Les entreprises l'adoptent, les universités la redoutent, les gouvernements la réglementent. Elle promet d'accélérer la logistique, d'optimiser la médecine, de transformer l'éducation. Numérisation accélérée, restauration assistée, mais qu'apporte-t-elle au patrimoine culturel ? L'IA crée-t-elle vraiment, ou recycle-t-elle à grande échelle des patrimoines existants, au risque d'en uniformiser les formes ? Si une fresque peut être « restaurée » virtuellement, si une voix disparue peut être recrée, où s'arrête la conservation et où commence la simulation ?

L'intelligence artificielle serait révolutionnaire. Elle

“transforme nos usages”, “perturbe nos modèles”, “redéfinit l'avenir du travail”. Elle résume - Les Misérables - en dix lignes, conseille des stratégies économiques avec la certitude d'un ministre et disserte sur Platon ou Descartes sans jamais connaître l'ombre d'un doute.

Voilà le paradoxe : l'IA est capable d'analyser des millions de données en une fraction de seconde, mais demeure désarmée pour déceler l'éventuelle ironie d'un courriel commençant par “Bien cher ami”. Elle génère des images spectaculaires, mais refuse de montrer - La Naissance de Vénus - de Botticelli parce que “l'image enfreint ses règles relatives aux contenus” ! L'IA ne se contente pas d'organiser la mémoire : elle la filtre.

Il serait tentant d'y voir une rivale. Il est plus juste d'y voir un miroir. Car si elle rassemble nos savoirs, elle est nourrie à notre image, de nos habitudes, de nos croyances, de nos certitudes et nos passions. L'intelligence artificielle comprend tout, sauf ce qui ne se calcule pas, elle n'invente pas le monde, elle le compile.

Pour tout dire, qu'on la complimente ou qu'elle commette une erreur, elle ne rougit pas, ... c'est déjà suspect !



Conférence de février :

**Jean Paul Damaggio " L'ancienne école
communale de Castelsarrasin 1905 à 1915"**

Dans le cadre des conférences mensuelles, le 18 février dernier, Jean Paul Damaggio, a brossé l'histoire de l'école communale Louis Sicre. À cette occasion il ne s'adressait pas uniquement à des amateurs de patrimoine ou à des passionnés d'histoire locale ; il évoquait aussi un lieu qui, pour certains dans l'auditoire, n'est pas seulement un bâtiment ou une archive, mais un morceau bien vivant de mémoire.

L'actuelle école communale Louis Sicre trouve ses origines dans l'ancien hospice de la commune, où elle fut installée à une

date qui reste aujourd'hui inconnue. Son histoire s'inscrit dans le contexte agité du début du XX^e siècle, marqué par les tensions autour de l'enseignement religieux du fait des lois scolaires de la Troisième République.

La loi du 7 juillet 1904, qui supprime l'enseignement congréganiste en





France entraîne, en 1905, la mise en vente du couvent des Sœurs de la Compassion. Le maire de l'époque, Armand Gimat, y voit une opportunité : il imagine filles. Pour contourner les obstacles, il propose au liquidateur un achat par la mairie, via un prête-nom. Mais le projet divise profondément le conseil municipal. Le prix fixé à 25 000 francs suscite de vives critiques. Plusieurs conseillers jugent la somme excessive et s'opposent à la transaction. Face à ces résistances, la municipalité renonce finalement à l'acquisition du couvent et se reporte sur l'achat de l'hospice.

Cette décision ne sera pas sans conséquences. Le désaccord provoque une fracture durable au sein du parti radical local. Lors des élections municipales suivantes, l'affrontement entre Gimat et ses opposants tourne à l'avantage de ces derniers, M. Jean Faustin Cayrou devient alors le nouveau maire. L'école des garçons demeure donc dans les murs de l'ancien hospice. Entre-temps, les autorités catholiques parviennent à racheter le reste du couvent, dont une partie avait été vendue comme matériaux de construction.

L'établissement conserve cinq classes accueillant des enfants de 6 à 12 ans. Le profil social des élèves reflète celui de

la commune : 21 % sont issus de familles de cultivateurs, 20 % d'ouvriers de l'usine, les autres appartenant aux milieux de l'artisanat et du commerce. À l'issue de la scolarité primaire, les perspectives varient. Environ 30 % des élèves obtiennent le certificat d'études primaires, un résultat honorable pour l'époque. La moitié d'entre eux peut alors poursuivre ses études à l'École primaire supérieure (EPS), intégrée au collège, afin de préparer le brevet. Les filles disposent de leur propre EPS. Les autres élèves entrent rapidement dans la vie active, rejoignant la ferme familiale ou devenant apprentis. La vie de l'école témoigne également d'une certaine mobilité, 27 % des enfants quittant la localité.



À l'issue de la causerie, un échange avec l'auditoire, se nourrissant du vécu de certains, a permis de mettre en évidence l'évolution du système scolaire qui se lit enfin dans l'apparition des salles d'asile, puis des écoles maternelles, ainsi que dans la mise en place de structures d'accueil, y compris à l'usine pour les jeunes enfants des employés.

L'histoire de l'école Louis Sicre illustre ainsi, à l'échelle locale, les mutations éducatives, sociales et politiques de la France du début du XX^e siècle.



Prochaine conférence :

Mercredi 18 mars à 18 h.

Salle M. Duba - médiathèque de Castelsarrasin

“Dominique-Catherine de Pérignon, le maréchal oublié”

On connaît les grandes figures de l'épopée napoléonienne. On cite volontiers les maréchaux flamboyants, les stratèges audacieux, les héros des grandes batailles impériales. Mais qui se souvient aujourd'hui de Catherine-Dominique de Pérignon ?

Une destinée singulière, entre fidélité, adaptation et mémoire locale, que Philippe Bon vous propose de redécouvrir.

Officier formé sous l'Ancien Régime, révélé par les guerres de la Révolution, il s'illustre notamment dans les Pyrénées avant d'être élevé à la dignité de maréchal par Napoléon Bonaparte

Philippe BON
(Président de la Société des Membres de la
Légion d'Honneur)



en 1804. Soldat, administrateur, diplomate, il traverse sans fracas les bouleversements politiques de son temps. Rallié à la Restauration, honoré par Louis XVIII, il incarne une figure de transition entre plusieurs régimes et un lien discret mais solide entre l'histoire nationale et le Sud-Ouest, où son souvenir demeure vivant.

L'autre patrimoine. :



Connaissiez-vous l'histoire de cette expression ? Vous avez sans doute, comme moi, déjà prononcé, ou entendu, l'expression *pauvre bougre*, sans y prêter plus d'attention. Pourtant si l'expression a aujourd'hui des airs inoffensifs, elle plonge ses racines dans un passé où le mot bougre n'avait rien d'aimable. Oui, « bougre » a une histoire mouvementée.

Tout commence au XI^e siècle, en Bulgarie, avec les Bogomiles, une secte chrétienne qui prônait une vie simple et rejetait le luxe de l'Eglise, et donc considérée comme hérétique par Rome. On leur attribuait des mœurs homosexuelles (la Bougrerie désignait tout simplement la sodomie au Moyen-Âge). Par extension, *bougre* devient rapidement une insulte générique, servant à qualifier un individu jugé immoral ou méprisable.

Heureusement pour nos ancêtres, le temps adoucit les

mœurs (et les mots). « Bougre » perd son côté sulfureux, mais garde une petite touche de mépris. Au fil des siècles, le mot perd progressivement sa charge polémique et religieuse. L'ajout de « pauvre » devant le terme, à partir du XVI^e siècle, modifie complètement son sens. « *Pauvre bougre* » ne désigne plus seulement un individu méprisable, mais aussi une personne inspirant la pitié, on passe de la condamnation à une forme d'empathie, de commisération. Si un ami vous traite familièrement de *bougre d'âne*, de *bougre d'imbécile*, ne vous frottez pas, passés dans le langage familial, ils traduisent plus l'indulgence un tantinet agacée que la détestation. On a désormais de la sympathie pour le bon bougre comme envers celui qui n'est pas un mauvais bougre.

La prochaine fois que l'expression -pauvre bougre- vous viendra aux lèvres, peut-être hésitez-vous une seconde par amusement : car derrière cette formule familière se cache un passé un peu compromettant que l'on n'imagine pas toujours... et que la langue, a su rendre presque respectable. *Ce terme est un exemple frappant de la manière dont la langue, comme le patrimoine qu'elle constitue, évolue pour refléter les changements sociaux et culturels.* (Jean-Luc Deuffic, historien)

Cotisation 2026-rappel :

Cotisations à adresser à :

ASPC 1 rue du Collège

82100 Castelsarrasin

Cotisation individuelle : 20 €

Cotisation couple : 25 €

Les adhérents qui ne seront pas à jour de leur cotisation au 31 mars 2026 ne pourront plus recevoir le bulletin mensuel de l'ASPC.

Pour nous contacter :

- Par courrier..... **NOUVELLE ADRESSE : A S P C**
- Directement au siège..... N° 1 rue du Collège
- Permanence 82100 Castelsarrasin
- (le mardi de 15h. à 17h.)
- Par téléphone..... 07 89 77 30 51 / 06 72 74 53 42 / 06 98 80 67 73
- Internet : castel-patrimoine.com